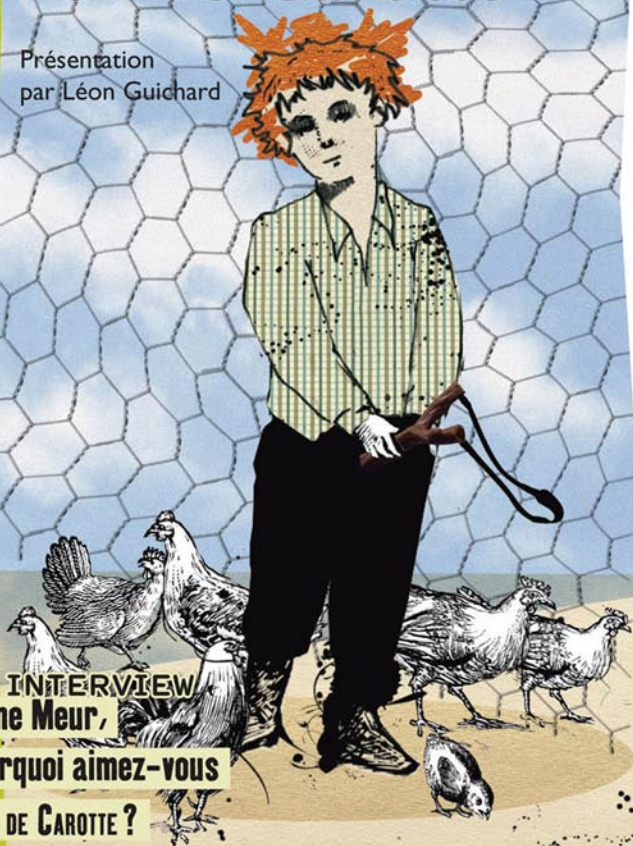


Renard

Poil de Carotte

Présentation
par Léon Guichard



INTERVIEW

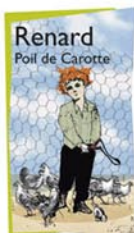
Diane Meur,

pourquoi aimez-vous

POIL DE CAROTTE ?

Renard

Poil de Carotte



«L'enfant, Victor Hugo et bien d'autres l'ont vu ange. C'est féroce et infernal qu'il faut le voir. D'ailleurs, la littérature sur l'enfant ne peut être renouvelée que si l'on se place à ce point de vue. L'enfant est un petit animal nécessaire.»

Ainsi qu'il l'annonçait en 1890, Jules Renard s'attache, avec *Poil de Carotte*, à jeter bas nos idées reçues sur l'enfance. Loin de l'image d'Épinal et à cent lieues de toute mièvrerie, il donne ainsi à voir la laideur, la malpropreté et la lâcheté d'un petit garçon roux, surnommé Poil de Carotte, qui emprunte bien de ses traits à l'enfant que fut Jules Renard. Mais du «petit animal» dont il faut dompter les instincts au souffre-douleur, il n'y a qu'un pas, et Poil de Carotte apparaît aussi comme la malheureuse victime d'une mauvaise mère, méchante et parfois sadique, qui lui inflige humiliations et injustes brimades...

Œuvre de démythification, de vengeance et de tendresse refoulée, *Poil de Carotte* est le chef-d'œuvre de Jules Renard, et l'un des plus poignants romans de l'enfance.

Édition établie par Léon Guichard

Bibliographie mise à jour par Clarisse Barthélémy

**Interview: «Diane Meur,
pourquoi aimez-vous *Poil de Carotte*?»**

Texte intégral

Illustration :

Virginie Berthemet

© Flammarion



Flammarion

POIL DE CAROTTE

*Du même auteur
dans la même collection*

HISTOIRES NATURELLES

RENARD

POIL DE CAROTTE

Introduction et chronologie

par

Léon GUICHARD

Bibliographie mise à jour

par

Clarisse BARTHÉLEMY

GF Flammarion

© Flammarion, Paris, 1965 ;
édition revue et augmentée en 2014.
ISBN : 978-2-0813-3374-1

INTERVIEW

« **Diane Meur,**
pourquoi aimez-vous *Poil de Carotte* ? »



Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

Née en 1970, Diane Meur est traductrice et écrivain. Elle est l'auteur, chez Sabine Wespieser, de plusieurs romans : *La Vie de Mardochée de Löwenfels*, écrite par lui-même (2002), *Raptus* (2004), *Les Vivants et les Ombres* (2007) et *Les Villes de la plaine* (2011). Elle a accepté de nous parler de *Poil de Carotte*, et nous l'en remercions.

**Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ?
Racontez-nous les circonstances de cette lecture.**

J'aurais du mal à dater avec précision ma première lecture. Mais je me souviens qu'on m'a mis ce livre entre les mains à un âge tendre, parce qu'on le considérait, à tort ou à raison, comme un ouvrage approprié à la jeunesse. Je m'en serais de toute manière emparée, car sa couverture – il s'agissait de la vieille édition Flammarion illustrée par Vallotton – m'intriguait : un garçon au crâne ras et roux, au sourire ambigu, y taquinait un insecte avec un petit bâton. Ce personnage d'enfant semblait me promettre une histoire enfantine ; en même temps la dureté du trait me faisait un peu peur. Et on sait que les enfants adorent ce qui leur fait peur...

**Votre « coup de foudre » a-t-il eu lieu
dès le début du livre ou après ?**

Je parlerais plutôt d'une fascination, qui a produit son effet dès les premières pages. D'un côté, j'étais stupéfaite d'une telle perversité – certes, la littérature dite enfantine n'en est pas toujours exempte, il n'est que de penser à la comtesse de Ségur, mais c'est là une perversité en dentelle, enveloppée de petites délicatesses et de considérations pieuses. Ici, elle était nue, brutale, parfois jusqu'à la franche malhonnêteté et à la cruauté physique. On piégeait délibérément une vieille domestique pour avoir une raison de la renvoyer, on contraignait Poil de Carotte à voler une pièce d'argent dans le seul but de pouvoir l'en punir, etc. Je n'étais pas sûre de bien comprendre ce que je lisais. D'un autre côté, sans tout comprendre, je sentais que ça « parlait vrai ». Non, nous autres enfants n'étions pas des chérubins sans taches, ni nos parents des anges qui forcément s'aimaient et nous aimaient ; non, le vrai monde n'était pas fait de bons sentiments et de situations idéales... Et ce livre le disait. Je me sentais envahie de malaise, de doutes, de

questions non posées (pourquoi me faire lire ou me laisser lire ça ?). Je n'éprouvais pas vraiment de pitié ni d'horreur : j'attendais de savoir ce qu'il fallait en penser.

Relisez-vous ce livre parfois ? À quelle occasion ?

Je l'ai souvent relu, peut-être une fois par an, dans cette vieille édition de 1946 que j'ai toujours. (Je dois même le dire : c'est la première fois que je lis l'œuvre dans une autre édition pour les besoins de ce questionnaire. La première fois, donc, que j'échappe à l'effet hypnotique de ces gravures qu'enfant je déchiffrais mal, au point d'y voir des choses affreuses qui ne s'y trouvaient pas : un torse d'écorché, notamment, tout droit sorti de mon imagination.) Je le relis dans ces moments de paresse où l'on a envie de connu, de familier, mais d'un familier doté de profondeur : sous les mots du texte, il y a pour moi une sédimentation d'anciennes lectures, depuis les toutes premières où ma compréhension n'était que partielle, puis les lectures adolescentes, où je mesurais mieux le sens des paroles et des situations, jusqu'aux lectures adultes qui m'ont fait apprécier d'autres aspects. La poésie de certaines pages, par exemple. La sensibilité qui perce sous la cruauté et l'autodérision – comme dans la tentative de noyade dans un seau –, et que Jules Renard sait pousser, dans *Nos frères farouches*, que j'ai découvert plus tard, jusqu'à une vraie tendresse humaine.

Est-ce que cette œuvre a marqué vos livres ou votre vie ?

Bigre ! j'espère que cette lecture précoce n'a pas trop marqué ma vie, ce qui serait un peu effrayant. Quant à mes livres... Je rêverais d'atteindre ce laconisme où excelle Renard, son art du mot qui tombe comme un coup de couteau. Certes, il y a dans *Poil de Carotte* – comme presque partout chez Renard – un refus de la dimension

épique qui le place aux antipodes de ce que je fais habituellement. Mais son analyse presque chirurgicale des ressorts d'un personnage à partir des seuls dialogues, sa façon d'amener le personnage à se dévoiler au lecteur par ses paroles mêmes, ou ses silences, sans trop de fioritures psychologiques, voilà qui a pu marquer mon écriture jusqu'à un certain point. Ce livre m'a aussi appris qu'on pouvait mettre féroce­ment à nu la violence du milieu familial et des rapports sociaux (car cette dimension n'est pas absente ici) tout en portant sur le monde et l'humanité un regard bienveillant.

... Il faut pourtant croire que ce livre m'a aussi marquée dans ma vie, car longtemps, à Paris, j'ai évité la rue Lepic, qui était pour moi la rue de Mme Lepic et que je confondais avec la rue des Martyrs (!). C'est seulement après avoir vécu quelques mois dans ce quartier, à la fin de mes études, que j'ai oublié mes associations d'idées et commencé enfin à y voir des rues normales, très charmantes par ailleurs.

Quelles sont vos scènes préférées ?

Sans trop réfléchir, je dirais : les scènes à la rivière, c'est-à-dire « Le Bain » avec grand frère Félix, et le cauchemar des écrevisses après le meurtre du « Chat ». Sans doute parce qu'elles réveillent en moi une attirance trouble pour les rivières en été, leurs jeux de lumière, leurs creux opaques, et font résonner toutes nos petites peurs et lâchetés enfantines. Mais j'aime par-dessus tout « La Tempête de feuilles ». Ce chapitre, qui m'inquiétait et me restait incompréhensible quand j'étais enfant, est décidément celui que je trouve le plus beau aujourd'hui, d'une poésie magnifique. Il met en scène, dans le tableau d'une nature tourmentée et spectrale, tout le *pathos* auquel l'auteur se refuse ailleurs : c'est le déploiement élémentaire de la destruction, de la menace, de la noirceur qui dans les autres chapitres sont montrées mais jamais dites.

Y a-t-il selon vous des passages « ratés » ?

« Raté » est un mot d'éditeur ou de critique, que j'hésite à employer. Disons que, en tant que lectrice, je suis un peu gênée par la rupture de ton qu'introduit le chapitre « Les Joues rouges », c'est-à-dire l'épisode à l'institution Saint-Marc. Jusque-là et par la suite, on est dans quelque chose qui n'est ni du théâtre, ni de la poésie en prose, ni du roman, mais tout cela à la fois ; on reste dans un huis clos familial presque fantastique à force d'être cruel et dépouillé. Ici, c'est une incursion dans un registre plus réaliste et psychologisant qui, à mon sens, n'est pas tout à fait à la hauteur du reste. Pour le dire autrement : on s'est habitué à l'idée que le foyer des Lepic est un enfer, mais un enfer bien circonscrit, comme dans une tragédie grecque. Apprendre que le monde extérieur est un enfer tout aussi laid et désespérant et que Poil de Carotte y est réellement un garçon lâche, envieux, aux pensées sales, c'est peut-être la cruauté de trop.

Cette œuvre reste-t-elle pour vous, par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?

Le mystère m'est apparu quand j'ai lu la préface au présent volume. Jusque-là je croyais l'œuvre autobiographique, ce que je trouvais triste, mais crédible. Après tout, le XIX^e siècle n'était pas un paradis familial, et ce que subit Poil de Carotte n'est rien à côté des sévices qu'évoque *L'Enfant* de Jules Vallès. Découvrir que la terreur inspirée à son fils par Mme Renard était largement fantasmatique rend maintenant l'œuvre bien plus obscure à mes yeux.

Quelle est pour vous la phrase ou la formule « culte » de cette œuvre ?

Mme Lepic nous offre page après page un véritable bréviaire de la mauvaise foi, dont le fleuron est le célèbre : « Si ton père n'était plus là, [...] il y a longtemps que tu m'aurais

donné un mauvais coup, plongé ce couteau dans le cœur, et mise sur la paille ! » (p. 178). Mais pour ma part, je voue un culte plus discret à quelques pépites qui apparaissent au détour d'une phrase sans que l'auteur les mette en relief, comme cette description de Poil de Carotte se retirant « en son âme de lièvre où il fait noir » (p. 109).

Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?

J'ai déjà constaté qu'un adolescent d'aujourd'hui n'a pas tellement besoin qu'on lui présente ce livre : il l'ouvre, puis se retire dans un coin pour en savourer loin des regards le cynisme, la sombre négativité, la beauté peut-être. Sachant cela, je me garderais bien de le conseiller à un adolescent de ma connaissance, qui se demanderait après coup (comme moi à l'époque) quel trouble message contenait ce conseil de lecture. Je me contenterais de le laisser traîner sur la table du salon.

*

* *

Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?

Il faut bien reconnaître qu'ils sont tous des monstres, même M. Lepic, virtuose de l'évitement, même grand frère Félix, futur homme ordinaire déjà roublard et ricaneur, et même sœur Ernestine, cette sainte-nitouche aux yeux baisés qui se parfume d'eau de Cologne. Quant à Mme Lepic, elle atteint au sublime dans la monstruosité. Seul Poil de Carotte est un monstre pour qui on peut éprouver de la pitié et concevoir de l'espoir : ce serait donc lui, mais par défaut.

Ce personnage commet-il selon vous des erreurs au cours de sa vie de personnage ?

Il ne fait que ça, et tout le machiavélisme maternel s'évertue à l'y pousser. D'ailleurs, sa vie de personnage est courte, dans la mesure où nous ne sommes pas dans un roman. C'est une série de tableaux en diachronie (il est clair que le Poil de Carotte qui mouille encore son lit au début est plus jeune que le lycéen des derniers chapitres), mais ce n'est pas, hélas, un roman d'apprentissage. Le personnage ne s'affranchit pas, ou si peu ; il mûrit, grandit et s'intellectualise, mais avec pour seul résultat d'offrir à son cercle familial des occasions de brimades plus immatérielles et plus raffinées.

Quel conseil lui donneriez-vous si vous le rencontriez ?

Prends tes jambes à ton cou, choisis-toi un métier et plante-les là tous, comme tu l'envisages un moment !... Mais à vrai dire, je ne suis pas si inquiète pour lui. Ce n'est pas un personnage réaliste, mais une fiction dans laquelle Renard a réglé ses comptes avec sa propre enfance : s'il ne s'en tire pas, l'auteur, lui, s'en est sorti, nous montrant que non seulement on survit à tout, mais qu'on peut survivre pour le meilleur, en l'occurrence tirer l'œuvre la plus vivante du passé le plus sombre et mortifère.

Si vous deviez récrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?

Je pense que cette histoire est impossible à récrire aujourd'hui : elle serait celle d'un cas social, et perdrait donc l'horrible normalité qu'elle revêt chez Renard. Mais je pense surtout qu'elle n'a pas besoin d'être réécrite. Elle est suffisamment universelle dans sa teneur pour traverser les époques sans vieillir.

*

* *

Quelle question auriez-vous aimé que l'on vous pose ?

Question retorse ! Eh bien, j'aurais aimé qu'on me demande : « Pourquoi avoir choisi de parler d'une œuvre qui vous ressemble si peu ? » Mais, pour me venger, je laisserai cette question sans réponse.

*

* *

Le mot de la fin ?

Il n'y en a pas... bien que ce soit le titre de l'avant-dernier chapitre. Il n'y en a pas car l'histoire de Poil de Carotte, histoire d'une stagnation étalée sur des années, n'a pas vocation à être close. L'auteur, à la fin de « L'Album », aurait tout aussi bien pu écrire : « etc. » Pourquoi conclurais-je, moi ?



INTRODUCTION

Après *François le Champi* de George Sand, il faut attendre le dernier quart du XIX^e siècle pour voir un enfant paraître comme personnage principal d'un roman français, avec *Jack*, d'Alphonse Daudet (1876) et *L'Enfant de Vallès* (1878, en feuilleton, et 1881 en volume). Tous deux, fils uniques, sont, avant Poil de Carotte, des enfants malheureux. La détresse de Jack vient de sa naissance irrégulière et des situations fausses où elle le place. Mais il est fin, délicat, il adore sa mère, et sa mère l'aime à sa façon, démonstrative, légère, superficielle. Celle de Jacques Vingtras vient de conditions d'existence difficiles, de la position sociale inférieure et de l'attitude veule de son père, d'un milieu moralement sordide dont l'enfant voudrait se dégager et qui le mène à la révolte. Au contraire, Poil de Carotte est né et grandit dans une famille normale, où la vie est aisée.

Poil de Carotte, on le sent bien à la lecture, est un portrait de l'auteur. Jules Renard est né d'une inadvertance de ses parents. Son père avait alors quarante ans, sa mère vingt-huit. Mariés de dix ans, les deux époux étaient depuis assez longtemps fatigués l'un de l'autre et résignés à la coexistence. « Oh ! toi, lui dit un jour son père, tu es venu sans que je le veuille. – Ça ne me froisse pas », répondit le fils. Les derniers venus sont facilement ou plus choyés ou moins bien traités que les autres : benjamins ou cendrillons. Jules Renard fut de ces derniers, comme le vilain petit canard du conte d'Andersen.

Les lecteurs de *Poil de Carotte*, et surtout les spectateurs de la pièce et des films, conservent de lui l'image sommaire d'un enfant malheureux, sinon martyr. Mais le petit bonhomme est plus complexe qu'il y paraît d'abord.

Il nous est facile, grâce aux confidences de Renard, de discerner assez précisément sous l'influence de quels sentiments il a écrit ce livre, ce qui nous aide à pénétrer dans l'âme fermée de Poil de Carotte et à comprendre pourquoi l'auteur lui-même qualifiait son œuvre de « mélange déplaisant ». Nous pouvons écarter l'épithète, mais il faut retenir l'idée.

Poil de Carotte naquit en effet, vers 1890, de la rancune de Jules Renard contre sa mère, d'un parti pris d'ordre littéraire, et de souvenirs renaissants.

Après son départ pour Paris, Jules Renard avait peut-être oublié son enfance et ses mauvais moments, lorsqu'en 1889, pour les premières couches de sa jeune femme, il revint à Chitry. Il vit, il entendit à nouveau sa mère et souffrit de l'hostilité qu'elle témoigna à sa belle-fille. Il a noté dans son *Journal* l'attitude blessante, les aigres répliques, les petites vexations infligées à sa bru par Mme Lepic, et il a écrit, en marge de ces « Paroles de belle-mère », lors de la lecture qu'il fit de son *Journal*, à partir de 1906 : « *C'est cette attitude avec ma femme qui m'a poussé à écrire Poil de Carotte.* » La belle-mère raviva le souvenir de la mère. Si pénible que soit le mot « vengeance », et, plus encore que le mot, ce sentiment, dans le cœur et sous la plume d'un fils, Renard a eu l'atroce franchise de l'employer, de l'avouer, en travaillant à sa pièce : « Il faut au moins que je profite un peu du désir que j'ai de me venger. » Il l'a fait en créant le type de la mauvaise mère, aussi inoubliable que celui de l'enfant mal aimé. Et ce désir de vengeance l'a poussé à accentuer le côté souffre-douleur de Poil de Carotte, à le poser en victime innocente de la méchanceté de

Mme Lepic, méchanceté contre nature, qui révolte beaucoup de mères et de lecteurs.

Mais Renard se proposait aussi, en écrivant *Poil de Carotte*, de rétablir, contre les « idées reçues », les images traditionnelles, les sentiments convenus, répandus par tant d'écrivains, poètes ou romanciers, la vérité sur l'enfant. « L'enfant, notait-il en février 1890, Victor Hugo et bien d'autres l'ont vu ange. C'est féroce et infernal qu'il faut le voir. D'ailleurs la littérature sur l'enfant ne peut être renouvelée que si l'on se place à ce point de vue. Il faut casser l'enfant en sucre que tous les Droz ont donné à sucer au public. L'enfant est un petit animal nécessaire. Un chat est plus humain. Non l'enfant qui fait des mots, mais celui qui enfonce ses griffes dans tout ce qu'il rencontre de tendre. La préoccupation du parent est continue, de les lui faire rentrer. » Comme beaucoup d'autres œuvres de Renard, *Poil de Carotte* est donc une rectification, une mise au point.

Ce souci de la vérité, cette volonté de protestation contre l'image poétique du « bel ange » aux cheveux blonds, aux ailes d'azur, au « doux sourire », aux « pieds tendres et purs », au « doux regard qui brille... innocent et joyeux », et contre le tableau romanesque de la vie tout en rose de *Monsieur, Madame et Bébé*, nous expliquent pourquoi Renard insiste sur ce que les autres passaient sous silence, nous montre la laideur, la malpropreté, la crasse de Poil de Carotte, qui noircit instantanément l'eau du baquet dans lequel il plonge ses pieds, qui rapporte des poux de la pension Saint-Marc et qui « s'oublie » au lit, pourquoi il le montre, avec des excuses, menteur et voleur, et – cette fois sans excuse, par simple perversité et pour entrer dans le jeu de sa mère – sournoisement méchant envers la vieille Honorine, qu'il fait renvoyer de la maison. Il tue une taupe, pour jouer avec ; il tue un chat, pour pêcher des écrevisses. « Dans les batailles à coups de boules de neige, il met des pierres dans les boules. Il vise à la tête, c'est plus court. » C'est

pour cela aussi qu'il promet à la petite Mathilde de lui révéler le mot du coffre-fort de M. Lepic, à condition qu'il lui permette de la toucher où il voudra. Renard a voulu mettre en lumière les instincts de l'enfant, qu'à l'ordinaire on cachait. Il est bon de le souligner, afin que, dans l'esprit du lecteur, le souffre-douleur ne fasse pas oublier le petit animal.

Ces deux intentions étaient de nature à se contrarier : l'une le poussant à faire de l'enfant un petit démon, pour réagir contre le chérubin traditionnel, et à justifier ainsi la sévérité de la mère, qui s'emploie à « dompter la bête féroce » ; l'autre, à noircir le personnage de la mère, par désir de vengeance, et à faire de l'enfant un petit innocent. Le plus souvent, c'est la seconde qui l'emporte. Il faut montrer Poil de Carotte sale, pour « casser l'enfant en sucre ». Donc, il se soulage entre ses draps, mais c'est par la faute de Mme Lepic, qui, quoiqu'elle puisse jurer le contraire, oublie toujours de mettre un pot sous le lit. Il faut le montrer menteur et voleur, mais c'est encore Mme Lepic qui le contraint à lui voler une pièce d'argent, par une pédagogie mal comprise et une manœuvre hypocrite. Comme l'a remarqué l'excellent traducteur et introducteur italien de *Poil de Carotte*, Corrado Tumiatì, Renard s'est bien gardé d'opposer à l'enfant tout sucre un enfant qui serait tout fiel. Disgracié avec ses cheveux roux (« On dit que les roux sentent mauvais ») et sa peau tachée, Poil de Carotte est intelligent, délicat, sensible, plein de sentiments généreux, mais ses bons mouvements presque toujours avortent ou se tournent contre lui.

Il y a enfin, dans *Poil de Carotte*, des récits non engagés, purs de tout parti pris, de toute rancune, où l'on ne voit ni l'enfant martyr ni l'animal instinctif, mais simplement l'enfant que fut Jules Renard, avec sa naïveté, sa peur malade de l'orage, son goût pour la solitude, son caractère logique et raisonneur. Tels sont « La Timbale »,

« La Luzerne », « Le Toiton », « La Tempête de feuilles », « Les Idées personnelles ».

Et non seulement Poil de Carotte est Jules Renard enfant, mais il est Jules Renard « essentiel ». Ce petit garçon à l'âme délicate, mais renfermé, boutonné, toujours sur ses gardes, qui voudrait être aimé et ne sait pas s'y prendre, c'est déjà l'homme tourmenté, scrupuleux, constamment inquiet, et qui trouve un âcre plaisir à s'entourer de piquants, que deviendra Jules Renard.

Poil de Carotte est à la fois une œuvre de vengeance, de mise au point et de tendresse refoulée.

Il ne faudrait d'ailleurs pas s'exagérer la tristesse de l'enfance de l'auteur, ni assimiler complètement Jules Renard à Poil de Carotte, et sa mère à Mme Lepic. Au fond, *Poil de Carotte*, ce sont les mauvais souvenirs de Renard. Quel enfant n'a pas eu le sentiment d'injustes brimades, n'a pas cru que ses parents avaient pour « les autres » une préférence ? Lequel n'a pas connu des mésaventures analogues, des moments de bouderie, et même des crises de désespoir, jusqu'à songer à l'évasion ou au suicide ? « Poil de Carotte est exceptionnel, mais, disait Jules Renard, c'est déjà trop que j'aie pu l'inventer. » Il eut l'intention d'écrire une Préface pour expliquer qu'il n'avait pas été « si malheureux que ça ». Mais, sur son manuscrit, cette phrase est rayée. Dans l'intervalle, il avait dû entendre à nouveau quelque parole grinçante de Mme Lepic.

Il a eu soin cependant de ménager quelques moments de repos, de détente, dans la vie de Poil de Carotte : la baignade avec son frère, les parties de chasse avec son père, et la goutte d'eau-de-vie, les séjours chez son vieux parrain, les rêveries dans son toiton ou avec les lapins, les jeux interdits avec la petite Mathilde. Et dans sa famille même, on le considérait comme un original, un phénomène, un être à part. Il rédige des lettres en vers, des compliments de jour de l'an. On l'écoutait « pérorer », développer ses « idées personnelles ». Son père le

voyait plus tard « journaliste ou cabotin ». Il avait une réputation de garçon d'esprit, et se distinguait au collège. À la fois renfermé, bavard et vantard, « gentiment faiseur d'embarras », il étonnait et amusait sa famille.

Poil de Carotte n'est pas seulement l'histoire d'un enfant, c'est aussi l'histoire d'une famille, la famille même où naquit Renard : la mère, le père, et trois enfants, comme dans le livre, une fille et deux garçons. C'est la mère qui occupait le devant de la scène.

Elle avait les yeux « froids, brillants et vagues », la voix « dure, éclatante et sèche comme un éclat de poudre ». Elle parlait beaucoup, et avec volubilité. Sa belle-mère l'appelait « l'avocate ». Elle disait même : « Elle avocate bien. » Les oreilles, comme les yeux, sans cesse à l'affût, elle aurait voulu tout voir, tout savoir. Elle pénétrait, par surprise, dans la chambre où elle avait entendu parler son mari. Mais, à l'ouverture de la porte, il s'arrêtait, laissait sa femme tourner dans la pièce, feindre de chercher quelque chose dans le placard, et attendait qu'elle fût sortie pour achever, sur le même ton, la phrase interrompue.

C'était une comédienne, ou du moins elle en donnait constamment l'impression par ses mises en scène, son sens du drame, ses exagérations de langue, ses couplets de bravoure, ses effets, par tout un côté factice, sinon hypocrite. On ne pénétrait pas sa nature. Fantasque, tantôt elle se montrait aigre ou même cruelle, toujours à froid ; tantôt elle s'abandonnait jusqu'aux larmes. Elle appelait son fils, tantôt « mon Jules », ou même « Julot », tantôt, parce qu'il écrivait : « *le chieur d'encre* ».

Dépensière, sans ordre, curieuse, menteuse, geignarde, bavarde et bigote, elle exaspérait son mari, qui la détestait, la méprisait, et, dans le fond, la craignait un peu. De son côté, elle n'osait affronter M. Lepic, et se vengeait sur son fils, en ayant bien soin de sauver les apparences. Peut-être, au fond, avait-elle de louables intentions. Je ne voudrais pas prendre la défense d'une mère odieuse, mais

N° d'édition : L.01EHPN000631.N001
Dépôt légal : janvier 2014